Document generated on 08/05/2025 1:13 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Jean-Jacques Pelletier le cueilleur-chasseur

Laurent Laplante

Number 139, Fall 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/62411ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Laplante, L. (2010). Jean-Jacques Pelletier le cueilleur-chasseur. *Lettres québécoises*, (139), 10–12.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

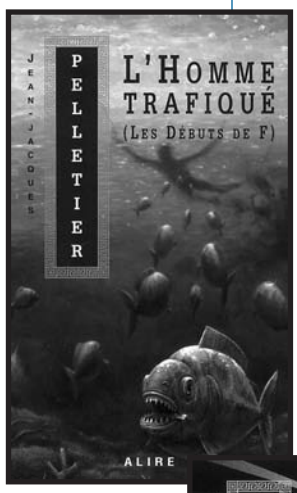
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

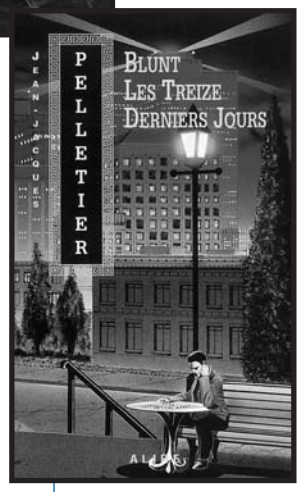
https://www.erudit.org/en/

Jean-Jacques Pelletier le cueilleur-chasseur

Ce Pelletier sidère. Il touche à tout. Avec un bonheur tenace. La nouvelle, l'hybride de miroir et de poésie, le roman, la gestion, la fresque, aucune audace ne lui est interdite. Il aurait mauvaise grâce à ne pas gober toutes les tentations, puisque aucune ne lui inflige de déception.

Sous Descartes, Jean-Jacques Pelletier aurait eu droit à une seule vie : ou cueilleur ou chasseur. S'enraciner ou explorer. La logique ou le jaillissement. Notre époque ne tente même pas de lui infliger un tel assèchement. Pelletier peut édifier autant de systèmes qu'il le souhaite et cultiver le microscope bénédictin, débusquer les logiques sous les masques **et** cocher les tests des protocoles, consacrer une vie au texte magistral **et** une autre aux rappels du quotidien. Cueilleur et chasseur. Professeur et chercheur. Architecte de cathédrales et poseur de briques. En découle une œuvre bellement irréductible à un seul entendement.





Non seulement Jean-Jacques Pelletier construit une œuvre polyphonique, mais il la fonde sur une tension féconde entre stylisation et cueillette. Il survole, synthétise, systématise, mais il pratique aussi la vérification, le détail, l'imprévu. D'une main, il tient la chronique des chiens écrasés ; de l'autre, il rédige l'éditorial. Il comble là deux appétits rarement satisfaits par le même auteur : la quête de sens **et** le relevé des faits. Il observe le papillon sans l'épingler mortellement.

Comme Pelletier aime que son œuvre lui soit « retournée avec commentaires », il ne s'étonnera pas si surgit un bémol. *Amicus Platonis,* répétait un extraterrestre de mon enfance, *sed major amicus veritatis.* En langue 2010, cela signifie que l'admiration que je voue à Jean-Jacques Pelletier depuis des lunes n'induit pas la complaisance.

LE DIVERS SOUS LE CHAPITEAU

Ce Pelletier sidère. Il touche à tout. Avec un bonheur tenace. La nouvelle, l'hybride de miroir et de poésie, le roman, la gestion, la fresque, aucune audace ne lui est interdite. Il aurait mauvaise grâce à ne pas gober toutes les tentations, puisque aucune ne lui inflige de déception. Lui-même aime les humains auxquels déplaît l'unidimensionnel. Ainsi, l'exergue des *Gestionnaires de l'Apocalypse* rend hommage au foisonnement des vies : « À Christian Moquin, *être multiple* s'il en fut. La brièveté de son existence n'a eu d'égale que la richesse de ses *vies parallèles* [je souligne]. » D'où aussi le relief que prend chez Pelletier le syndrome de la *personnalité multiple* ; son personnage de Hurt est à la fois une mémoire et un tic tac en hibernation.

Chez une conscience moins alerte, ce besoin d'échapper au simplisme univoque conduirait au morcellement, peut-être à l'inintelligible. Inquiétude futile : Pelletier multiplie les fringants *egos*, mais il les maintient sous un chapiteau englobant. Cette tension — maître mot — donne à son œuvre sa tessiture essentielle : chaque montée vers le systémique s'accompagne de vérifications au ras du sol.

LES ASSISES ET LA PÉDAGOGIE

Premier roman de Pelletier, *L'Homme trafiqué* paraît en 1987, onze ans avant *La Chair disparue,* entame des *Gestionnaires de l'Apocalypse*. Déjà agit la touche Pelletier, mais sans le découpage chronologique et multisource qui incarnera sa pédagogie. D'une part se mettent en place les enjeux et les acteurs qui habiteront durablement son œuvre ; d'autre part, la structure et le débit tiennent encore du roman classique : peu ou pas de césures dans le récit, peu ou pas d'intrusions médiatiques. L'affection de Pelletier pour les *logiques déferlantes* se limite à créer quelques coalitions d'intérêt : Grand Conseil des 9 Cullinans, Centre, Syndicat… Le créneau est sectoriel (diamant) ; derrière le rideau, la logique tout terrain répète son rôle à voix basse.

La Femme trop tard (1994, réédition 2001) creuse les perspectives et la pédagogie. L'enjeu s'élargit : du diamant, on passe à l'alimentation de la planète. Des acteurs institutionnels envahissent un décor amplifié, à tel point que s'amorce une collaboration entre l'Institut animé par l'héritière du Rabbin et la poreuse bureaucratie états-unienne du renseignement. Le combat oppose madame F à « ceux d'en face ». La panoplie des coups vicieux « s'enrichit » : infiltration, trafic des consciences, chantage, torture…

Avec *Blunt - Les Treize derniers jours* (1996), Pelletier précipite le tempo. Son écriture fait songer au *tachisme* : par petites touches apparemment isolées les unes des autres, l'artiste induit une perception, un sentiment, une vision. En outre, Pelletier compte désormais sur Alire, une maison d'édition prête à parier sur ce qu'Yves Beauchemin appellerait un roman-baleine. Sans atteindre à la fragmentation trépidante des romans en gestation, le récit livre désormais la date, le lieu, l'heure de chaque séquence. Les syncopes frappent plus vite, les médias gueulent comme un chœur grec désinvolte et grossier, l'humour multiplie les bouches d'air.

L'AMPLEUR DES PERSPECTIVES

Au cours de la décennie qui suit se déploie avec ampleur la fresque des *Gestionnaires de l'Apocalypse*. Ampleur, dites-vous ? Qu'on en juge. *La Chair disparue* : 656 pages ; *L'Argent du monde* : 1 216 pages ; *Le Bien des autres* : 1 458 pages ; *La Faim de la Terre* : 1 595 pages. Au total, 4 925 pages. Oui, roman-baleine.

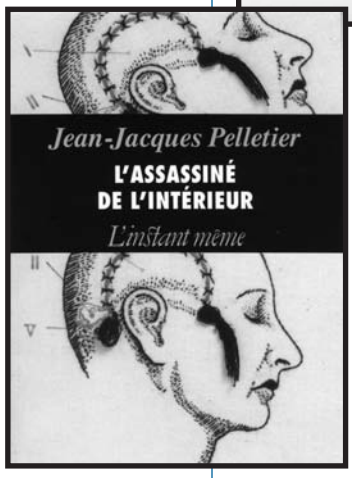
Le poids du mastodonte va-t-il ralentir le débit ? Pas du tout. Pour deux motifs : l'addition de références éditoriales et l'atomisation du récit. Chaque chapitre s'ouvre sur une citation puisée dans le credo théorique de tel carriériste, puis l'action reprend, morcelée, fiévreuse, glauque ou rigolote. Tous auteurs de doctrines dérangeantes, Louis Art/ho, Leonidas Fogg, Joan Messenger et Guru Gizmo Gaïa servent en tranches minces leurs essais à contenu social, économique, politique,

JEAN-JACQUES PELLETIER

puis, le concret déferle, appliquant ou frustrant cet embryon d'éditorial. Tout se passe comme si Machiavel, par ses conseils aux princes de l'ère moderne, révélait au citoyen d'aujourd'hui le sens des événements. *La netteté de l'essai décode la stroboscopie du quotidien*. En maintenant cette tension féconde entre système et flux du réel, Pelletier satisfait à la fois sa propension à l'exposé systémique et son don pour les histoires. Pendant 5000 pages, il alimente la confrontation entre les menées des inquiétants gestionnaires et les résistances articulées tantôt par de bonnes volontés individuelles, tantôt par les pouvoirs publics. En spectacle : la lucidité du philosophe donnant un sens au chaos.

Ne nivelons pourtant pas. Les textes par lesquels les gestionnaires défendent leur démesure varient d'un essayiste à l'autre. Dans *La Chair disparue,* Art/ho fragmente son discours en quatre préambules et dix chapitres, comme s'il pressentait les réticences face à l'art organique. Joan Messenger sera aussi minutieuse : 14 éléments pour *Le Bien des autres*. Plus globaux, les exposés de Léonidas Fogg et de Guru Gizmo Gaïa se bornent à quelques balises, six pour Fogg dans *L'Argent du monde* et quatre pour Guru Gizmo Gaïa dans *La Faim de la Terre*. À peu de chose près, Art/ho et Messenger adoptent le ton de responsables plus ou moins proches de la haute direction, tandis que Fogg et Gizmo Gaïa tonnent depuis le palier des conseils d'administration.

Pelletier décrit ainsi le changement survenu : « *La Chair disparue* marque une étape décisive dans cet effort de morcellement-intégration qui débouche sur une esthétique du collage — ou du montage. Dans ce roman, les intrigues, les personnages et les types de discours se multiplient, les médias sont beaucoup plus présents et le personnage principal est atteint du syndrome de personnalité multiple. » (*Écrire pour inquiéter et pour construire*, p. 167) Perception à nuancer. Oui, les médias interviennent plus souvent, mais la presse écrite n'est admise qu'à une minime figuration. Le plus souvent, radio et télévision brillent (?) par leurs accents plébéiens et leur vénalité.



SUR QUATRE FRONTS

Apparentés par l'ambition planétaire et une pédagogie qui entrelace l'éditorial et les histoires vécues, les quatre fronts ouverts par *Les Gestionnaires de l'Apocalypse* demeurent distincts. Ils s'ouvrent selon un ordre qui témoigne de la sensibilité de Pelletier au regard artistique. Dans *La Chair disparue*, Art/ho revendique le corps comme matériau à démonter, à torturer, à désagréger, à recomposer. Toujours d'accord avec l'arnaque, les gestionnaires exploitent cette réclamation sans vraiment s'en soucier.

Les tomes suivants actionnent des engrenages autrement puissants. Dans *L'Argent du monde*, Fogg établit ses leviers : achat des docilités, mobilisation des volontés et des passions, écrasement des résistances. La visée ? Gérer à froid la manipulation. Le Machiavel de *La première décade de Tite-Live* plus encore que celui du *Prince* aurait fait siens les conseils de Fogg (et de Pelletier). Dans *Le Fascisme à visage humain*, Joan Messenger jette ses passerelles entre tactique et stratégie. L'objectif défini par Fogg, elle y court : consommation, famille, jeunesse, religion, médias (longuement valorisés), éducation, droit, marginalités, tout est territoire à occuper. L'essai que profère Guru Gizmo Gaïa dans *La Faim de la Terre* n'a plus qu'à conclure : la parousie désirée, c'est *L'humanité émergente*. Émergente et infiniment sélective. Pouvait-on attendre autre chose des *Gestionnaires de l'Apocalypse* ?

MANICHÉISME OU OSMOSE ?

Pelletier n'est pas homme à cultiver le manichéisme simpliste. Pourtant, à l'avant-scène pendant les premiers tomes des *Gestionnaires de l'Apocalypse*, le combat entre le Consortium aux allures maléfiques et le sympathique Institut de madame F engendrait ce risque de simplification. Du moins jusqu'à ce que Pelletier infléchisse la relation entre l'Institut et « ceux d'en face ». Le rapprochement se dessine au terme du *Bien des autres* et devient l'axe de l'ultime assaut des *Gestionnaires*. Pelletier se taille ainsi un champ de manœuvre pour ses prochaines (n'en doutons pas !) aventures littéraires. D'une part, tel un coureur de relais, il transmet le témoin à son premier véritable porte-parole, l'extralucide écrivain Prose. Pareil mandat contrevient au principe de Pelletier : « Pour ma part, il n'y a pas de personnage qui soit mon porte-parole » (*Écrire…*, p. 210), mais cela, c'était huit ans avant *La Faim de la Terre* (2009). D'autre part, en rapprochant F et Fogg, Pelletier liquide l'espoir d'éradiquer un jour du cœur de qui que ce soit les ambitions malsaines. Jamais les bons ne seront vides d'humanitude, toujours renaîtront chez eux aussi les tentations de la démesure. Pelletier, fidèle à son rôle de conteur d'histoires, échappe au manichéisme.

ÉCRIRE, ÉCRIRE ET ÉCRIRE

L'importance des *Gestionnaires de l'Apocalypse* ne saurait occulter le reste de la production de Pelletier. Trois romans et une brassée de textes dans la revue *Alibis* méritent mieux qu'un salut. Même si plusieurs genres littéraires sont sollicités, un souci impose l'unité : le besoin d'écrire qui habite Pelletier.

L'homme à qui il poussait des bouches constitue une parabole astucieusement filée : le personnage ne sera bien dans sa peau que s'il libère l'expression. *L'Assassiné de l'intérieur* se fragmente en nouvelles, mais on ne saurait s'y tromper : toutes renforcent l'emprise de l'écriture. *Écrire pour inquiéter et pour construire* porte un titre qui dispense d'insister. La boucle est ainsi bouclée sur le terrain de la fiction : l'homme veut écrire, il écrit, il dit ce que l'écriture lui offre à lui et à sa société. Dont acte.

Plusieurs des textes que signe Pelletier dans *Alibis* donnent lieu à une autre perception. Pelletier s'y soustrait, en effet, au *souque-à-la-corde* de sa fiction : la ferveur systémique échappe au contrepoids de la fiction romanesque. « Pour moi, disait pourtant Pelletier en 2002, la création d'histoires, l'expression d'un point de vue personnel et l'élucidation du monde dans lequel je vis constituent de plus en plus des aspects indissociables de l'acte d'écrire. » (*Écrire…*, p. 13) *L'éclipse du conteur au profit de l'essayiste dissocie les indissociables*. Ces articles orphelins de fiction méritent l'attention, mais ils obéissent à un seul pôle d'attraction. Plus rien ne leur interdit l'obésité. Ainsi, les trois textes qui décrivent le Maigret de Simenon comportent un indigeste total de 592 références (189, 262 et 141). Même prolixité à propos de Holmes. Plus conforme à la tension Pelletier, un face-à-face fictif entre les deux limiers aurait peut-être montré que Maigret cherche le *pourquoi* du crime, et Holmes, le *comment.* Sans surprise, la magie revit dès que Pelletier renoue avec l'inimitable tension du chercheur-cueilleur ; en témoignent, toujours dans *Alibis*, « La radio du vrai monde », « Sang d'encre », « Changer le monde un mot à la fois »…

La polyvalence de Pelletier est telle que ce survol ne vaut que comme rapport d'étape.

BIBLIOGRAPHIE

Pour rédiger cet article, j'ai lu ou relu la documentation suivante :

Livres (l'éditeur mentionné est le plus récent) :
L'homme trafiqué, Alire, 2000.
L'homme à qui il poussait des bouches, L'instant même, 1994.
La Femme trop tard, Alire, 2001.
Caisse de retraite et placements, Sciences et cultures, 1994.
Blunt - Les Treize derniers jours, Alire, 1996.
L'Assassiné de l'intérieur, L'instant même, 1997.
Écrire pour inquiéter et pour construire, Trois-Pistoles, 2002.
Les Gestionnaires de l'Apocalypse
1. *La Chair disparue*, Alire, 1998.
2. *L'Argent du monde*, Alire, 2001.
3. *Le Bien des autres*, Alire, 2003.
4. *La Faim de la Terre*, Alire, 2009.
Je n'ai pas lu en entier *Gestion financière des caisses de retraite*, Béliveau éditeur, 2008.

Articles. J'ai lu les articles suivants publiés dans *Alibis* :
« La réalité, c'est pire », hiver 2001-2002.
« Les Trois vies de Sherlock Holmes », printemps 2002.
« Les Trois vies de Sherlock Holmes (2) », été 2002.
« Les Trois vies de Sherlock Holmes (3) », automne 2002.
« Le Trafic d'êtres humains », printemps 2003.
« La Réalité-empire », été 2003.
« Maigret — L'Enquêteur au regard vide », automne 2003.
« Maigret (2) — Le Somnambule ruminant », hiver 2004.
« Maigret (3) — La méthode du somnambule ruminant », printemps 2004.
« Pour ébranler les naïvetés » — Propos de Jean-Jacques Pelletier recueillis par Christine Fortier, été 2004.
« La radio-vérité — La radio du vrai monde », printemps 2005.
« Monstres, artistes, capitalistes… même combat ? », été 2006.
« De pire empire ! », hiver 2008.
« Sang d'encre » et « Changer le monde un mot à la fois », automne 2008.
« Enquête sur le polar (1). — L'épidémie polar », hiver 2009.
« Enquête sur le polar (2). — Le polar à l'ère du soupçon »
« Les Cathédrales de la mort », printemps 2009.
Divers articles fournis par l'auteur et en attente de publication.

Des livres à dévorer
Plus de 20 nouveaux titres

Monique Pariseau signe la fabuleuse aventure de *Jeanne Barret*, la première femme ayant accompli le tour du monde, déguisée en matelot, à bord du voilier L'Étoile en 1797. Faits historiques, poésie, anecdotes, états d'âme, une fascinante épopée abondamment documentée.

Absolution, signé Alain Lafrance, nous plonge au cœur de phénomènes inexpliqués et simultanés en Tunisie et aux États-Unis. Écorchant le Vatican, ce roman fictif démontre comment les grandes puissances religieuses « récupèrent » ces faits insolites. Attentat, actions, romance, idéaux politiques, religieux et humanitaire.

Le baromètre du couple. Au-delà du discours théorique, voici une nouvelle approche simple et pratique: des exercices, des réflexions et des pages de notes pour apprendre à communiquer entre conjoints, parents, amis, enfants, collègues par l'auteure Dominique Keiffer. Destiné à tous ceux qui rêvent d'entente sereine, à la maison, au bureau.

Au cœur d'un univers où scandales et affaires frauduleuses font partie du quotidien, notre société est de plus en plus confrontée à l'abandon de valeurs morales et de principes d'éthique. Dans *Être authentique*, Barbara Killinger explore le sujet de la perte d'intégrité et propose une approche destinée à préserver nos valeurs. Une lecture inspirante pour l'humain d'aujourd'hui et les nouvelles générations.

Le roman *Y Les femmes dominent le monde* va au-delà de l'éternel débat des hommes contre les femmes. L'auteur nous invite à réfléchir non seulement à la source de nombreux conflits et violence dans notre monde souvent perpétrés par des hommes mais aussi aux solutions extrêmes que nous serions prêts à envisager pour les régler. La quête d'un idéal.

Marcel Broquet… le fou du livre

MARCEL BROQUET
La nouvelle édition

www.marcelbroquet.com
55A, rue de l'Église, Saint-Sauveur, Qc
J0R 1R0
(450) 744-1236